

CATHERINE BAROIN

Les esclaves chez les Daza du Niger

Itinérances, II (1981), 321-341

Slaves among the Daza (Niger)

Although it is not possible to estimate the number of slaves held by the Daza before Colonial times, it is certain that this number has been considerably reduced, largely due to the intervention of the Colonial Administration.

This drastic reduction of the slave population has had a noted impact on the Daza society as a whole. While the Daza, formerly free of domestic work and care of their cattle — this work being done by their slaves — could indulge in raiding and war, this, in turn, enabled them to obtain more slaves. As such, the circular system is now broken. With a few exceptions, most Daza do the work themselves formerly given to the slaves. Today, they would be much less free to undertake raids or to go to war against their neighbours, if it were still permitted to do so. This anyway is not the case, since the Government of Niger, following the Colonial Administration, maintains law and order in the country. The few slaves still owned by the Daza are but the remains of a social way of life which has been deeply shattered by history.

It is likely that the slaves, together with this way of life, will have to gradually fade away.

LES MATÉRIAUX présentés ici ont été recueillis au cours d'une enquête effectuée chez les Daza du Niger en 1972, dans la région se situant entre Gouré au Sud et Termit au Nord. Les Daza de cette zone sahélienne, éleveurs de vaches et de chamelles, appartiennent à des clans très divers, avec une prédominance du clan *kešerda*. Un recensement portant sur 21 campements fait apparaître un total de 60 esclaves pour 1119 adultes, soit un peu plus de 5 % de la population adulte. C'est la situation de ces esclaves qui sera décrite ici. En l'absence d'enquête comparable chez les Daza du Tchad, il est impossible actuellement de préciser dans quelle mesure la condition des esclaves chez les Daza du Tchad (qui sont les plus nombreux) s'écarte ou se rapproche de cette description.

Les Daza donc, ont eu et ont encore des esclaves, en dépit de l'abolition et de la lutte contre l'esclavage menée par l'Administration Coloniale. En cela, il ne font pas exception à une règle extrêmement générale en Afrique¹. Au cours de leur histoire, qui semble avoir été particulièrement confuse et mouvementée, ils ont capturé et acheté beaucoup d'esclaves, mais n'ont semble-t-il pas ou peu participé à la traite des esclaves à proprement parler, contrairement à leurs voisins immédiats au Sud, les Kanuri, et à d'autres populations sahéliennes, du Dar Fur par exemple². C'est donc essentiellement en tant que prédateurs et acheteurs d'esclaves qu'ils sont intervenus. Mais il leur est également arrivé d'être eux-mêmes réduits à l'esclavage, par les Touaregs ou les Arabes avec lesquels ils se sont souvent trouvés en conflit³. Les Daza n'ont donc pas, sur le plan de l'esclavage, joué un rôle à sens unique. Ils étaient tantôt pris comme esclaves, tantôt preneurs. Cependant les populations impliquées n'étaient pas les mêmes dans les deux cas. Les relations inter-ethniques mises en jeu par l'esclavage permettent de mieux saisir de quelle façon les Daza s'insèrent dans un ensemble de populations très diverses, quels rapports ils entretiennent avec leurs différents voisins.

1. Se reporter à MEILLASSOUX, 1975, et à BOCCASSINO, 1965.

2. O'FAYEY, 1973.

3. En effet : "Les pays plus septentrionaux sont le domaine des nomades, Touareg (Aïr) et Toubou (Tibesti et marges), rivaux au long des puits de la route du Fezzan au Kaouar... A ces vieux partenaires s'ajoutent au cours du siècle des Ouled Sliman, impitoyablement expulsés du Fezzan en 1852 par les Turcs réinstallés à Tripoli, et dont l'exode vers le sud trouble les pays situés du Kanem au Borkou". (COQUERY-VIDROVITCH et MONIOT, 1974, p. 105).

Les Daza disposent de deux termes pour désigner les esclaves, selon leur sexe : *egre* (pl. *agraa*) pour l'esclave homme et *biree* (pl. *buraa*) pour l'esclave femme. Leurs esclaves sont des esclaves domestiques, étroitement associés à la vie d'une famille. L'esclavage chez eux revêt donc une des formes les plus répandues en Afrique.

Ils ont également des domestiques (*karawiye*) dont le statut diffère de celui des esclaves sur deux points essentiels : d'une part le domestique est libre, et en particulier libre de choisir le maître dont il dépend, et d'en changer éventuellement, ce qui n'est pas le cas de l'esclave ; d'autre part le domestique comme l'esclave travaille "au pair" (il est nourri et vêtu), mais il est en outre rétribué pour son travail. S'il a le soin d'un troupeau de chameaux (abreuvement et garde), on lui donne un chamelon de deux ans chaque année ; s'il abreuve un troupeau de vaches il reçoit chaque année un veau de deux ans. Il peut donc au bout de quelques années se constituer un petit troupeau personnel et démarrer un élevage à son compte, ce qui n'est pas le cas de l'esclave. De plus, un esclave travaille souvent plus qu'un domestique, le premier pouvant avoir plusieurs troupeaux à abreuver alors que le deuxième n'en a qu'un.

I. Nombre des esclaves.

Chez les Daza du Niger le nombre des esclaves a constamment diminué au cours des dernières décennies. Il est actuellement assez faible (5 % de la population adulte), mais les esclaves n'en demeurent pas moins une réalité sociale et économique importante.

Le tableau suivant donne les résultats du recensement pour les 21 campements considérés. Les esclaves y ont été distingués selon leur sexe. Le nombre des domestiques a été mis en rapport avec celui des esclaves. On constate d'emblée sur ce tableau que le nombre des domestiques, toujours masculins, est faible par rapport à celui des esclaves (13 domestiques, 60 esclaves). On constate également que le nombre des captives est environ le double de celui des captifs⁴. Ce déséquilibre n'est pas particulier aux Daza. En effet, dans leur livre *Slavery and Muslim Society in Africa*, A. G. B. et J. H. Fischer font cette remarque :

"As men were more likely than women to be killed during a slaver raid, women and children would usually be in a majority when the booty was rounded up at the end of the day⁵".

Le déséquilibre initial ainsi créé entre le nombre des captifs et des captives a pu ensuite se renforcer pour la raison suivante : tandis que les captives travaillent toujours dans le campement ou à ses abords immédiats (abreuvement, traite des vaches) et ne s'en éloignent que très exceptionnellement, les

4. Les mots captif ou captive et esclave sont employés indifféremment.

5. FISHER et FISHER, 1970, p. 161.

Noms des campements	Population adulte globale	Nombre d'esclaves femmes	Nombre d'esclaves hommes	Nombre de domestiques (hommes)
Babukurmi	90	2	1	1
Baraŋay	22	2	1	1
Belaberin	76	2	0	1
Beŋa	31	0	0	0
Bobula	34	0	0	1
Bola C'ordo	56	1	0	0
Bola Kura	69	10	7	2
Bola Kurugui	11	0	0	0
Bola Yagabi	46	0	0	0
Delelum	38	1	1	0
D'amare	56	2	0	1
Drua	52	2	1	2
Eredija	61	4	1	0
Fukey	47	5	3	0
Keesi	82	4 (libérés)	4 (libérés)	0
Sale Kisiŋa	22	0	0	0
Šuale	44	1	0	0
Šualey	55	4	0	3
Tasr	92	1	0	1
Tolobo	26	0	0	0
Tororoŋa	109	0	0	0
TOTAL : 21 campements	1119	41	19	13
Pourcentages	100 %	3,7 %	1,7 %	1,2 %
5,4 %				

captifs auxquels est confié généralement le soin des chameaux sont amenés par ce fait à voyager beaucoup plus. Ils connaissent donc les habitants des campements voisins et savent se repérer en brousse. Ils sont surveillés de beaucoup moins près. Ainsi leur est-il beaucoup plus facile de prendre la fuite, projet que nombre d'entre eux mettent à exécution avec succès. Certes, les captives qui réussissent à s'enfuir ne sont pas rares non plus, de nombreux cas m'en ont été cités, mais l'entreprise pour elles est beaucoup plus hasardeuse.

On constate également sur le tableau que le nombre d'esclaves par campement est très inégal. Il va de 0 (pour 7 campements) à 17 esclaves pour l'un d'entre eux. Ce nombre exceptionnel s'explique par le fait que deux esclaves initiales ont eu beaucoup d'enfants, mariés eux-mêmes à des esclaves dont plusieurs se trouvent sur place, leur maître vivant dans un campement voisin. Par ailleurs, si l'on compare la population adulte globale des campements et le nombre des esclaves, on remarque que la distribution des esclaves est totalement irrégulière et sans rapport avec la taille des campements.

II. Diverses sortes d'esclaves.

Comme chez les Touaregs⁶, il existe des différences de statut parmi les esclaves. Elles sont fonction de leur origine. Les Daza citent dans l'ordre quatre catégories : les esclaves par fait de guerre, les esclaves attrapés en brousse (enfants *buzu* et *kanuri* principalement), les esclaves achetés et les esclaves nés en pays daza, d'une mère esclave.

a) *Les esclaves par fait de guerre.*

Aucun des esclaves recensés dans l'enquête ne fait partie de cette catégorie. Ce type d'esclave était commun pendant la période troublée qui précéda la pénétration française et aux débuts de la période coloniale, mais l'action coloniale, en "pacifiant" le pays, a tari sa source⁷. De plus, il est probable que ces esclaves pouvaient parfois, par échange ou rachat, réintégrer leur groupe d'origine et retrouver leur statut d'homme libre. Si les Daza n'ont plus d'esclaves de ce type actuellement, il est certain qu'ils ont ainsi réduit d'autres musulmans à l'esclavage par le passé. L'Islam en fait interdit une telle pratique, mais cette règle a été très fréquemment transgressée⁸.

b) *Les esclaves attrapés en brousse.*

Avant la colonisation, il n'était pas rare que les Daza capturent des enfants d'ethnies voisines (*kanuri*⁹, *buzu*¹⁰, peul, mais pas touareg) lorsqu'ils les trouvaient seuls en brousse, pour les réduire à l'esclavage. Pour cela ils partaient loin vers l'ouest ou le sud, à cheval ou à dos de chameau, allant parfois jusqu'au Damergou, et ils enlevaient les enfants qu'ils trouvaient seuls au pâturage, razziant en même temps le troupeau dont ils avaient la garde. Les enfants bien entendu n'étaient pas enlevés en plein village, ce qui aurait provoqué des conflits. De même on ne s'attaquait que rarement aux adultes, qui offrent plus de résistance et qui pouvaient s'enfuir beaucoup plus facilement des campements daza.

Souvent, pour se venger, les Kanuri (*aosa* en langue daza, sing. *aoše*) tuaient des Daza. Ils étaient armés de petites haches très pointues dont la blessure profonde ne guérissait pas, ainsi que de flèches empoisonnées. Un Kanuri pouvait tuer un Daze (singulier de Daza), mais l'inverse n'était pas possible car les Kanuri sont considérés par les Daza comme leur étant inférieurs. Les règles d'honneur, et en particulier la vengeance d'un meurtre, ne

6. E. et S. BERNUS, 1975, p. 34.

7. BAROIN, ~~à paraître~~ 1977

8. "Les musulmans ne sauraient être réduits à l'esclavage par la capture à la guerre, par contre ils peuvent naître dans la servitude".

mais :

"Le *fikh* n'a pas organisé de sanctions, d'une manière suffisamment claire et systématique pour réprimer le rapt ou la vente de personnes libres, musulmanes ou non". (Encyclopédie de l'Islam, 1960, article Abd, p. 27).

9. Habitants du Bornou. Sur les Kanuri, voir COHEN, 1967.

10. Les *buzu* sont les esclaves des Touareg. Ils sont appelés *iklan* en *tamasheq*, *bella* en pays songhay et *buzu* en zone haw-saphone (E. et S. BERNUS, 1975, p. 27).

s'appliquent qu'entre pairs¹¹. Le meurtre d'un Daze par un Kanuri se soldait plutôt par un pacte d'allégeance : les parents du meurtrier kanuri faisaient leur soumission aux parents du Daze tué, demandaient leur protection et adoptaient leurs marques de bétail. Certains groupes kanuri ont ainsi dépendu des Daza en vertu de pactes d'allégeance contractés avec eux, mais les Daza de leur côté n'en dépendaient pas moins du Sultan (kanuri) du Bornou. Toutefois, au XIX^{me} siècle, "leur obéissance n'était que très relative"¹². Entre Azza (forgerons des Daza) et Daza, plusieurs pactes d'allégeance ont la même origine que dans le cas des Kanuri. Quand un Daze était tué par un Ezze (singulier de Azza), les parents du Daze ne pouvaient en retour tuer un Ezze parce que les Azza sont inférieurs aux Daza. C'est pourquoi l'affaire se soldait par un pacte d'allégeance, les Azza faisant en quelque sorte pénitence en se mettant ainsi sous la protection des parents du mort. Les rapports entre les Daza et les Kanuri (certains groupes plus particulièrement) sont donc voisins de ceux qui lient les Daza et les Azza : hospitalité et services mutuels extérieurement, mais haine au dedans. La coupure cependant est beaucoup plus forte entre Daza et Azza, car les mariages entre eux sont strictement interdits, ce qui n'est pas le cas entre Daza et Kanuri. Il existe aussi des rapports d'allégeance entre certains Peuls et certains Daza. Aucune allégeance n'a été constatée de la part des Buzu, qui pour la plupart dépendent des Touaregs et qui sont géographiquement plus éloignés des Daza que les Kanuri ou les Peuls.

Les ethnies dans lesquelles des enfants ont été enlevés (*kanuri*, *peul*, *buzu*) étaient donc considérées par les Daza comme inférieures à eux. Ils se seraient bien gardés d'enlever des enfants touaregs ou arabes, même s'ils les trouvaient seuls en brousse, par peur de représailles.

c) *Les esclaves achetés.*

Les Daza ont actuellement plus d'esclaves achetés que d'esclaves capturés directement par eux en brousse, du fait que les esclaves qu'ils obtenaient par brigandage étaient issus d'ethnies voisines et pouvaient en s'enfuyant rejoindre assez vite leur pays d'origine, alors que les esclaves achetés, par contre, arrachés enfants à des pays beaucoup plus lointains, avaient peu de chance de jamais y revenir. S'ils s'enfuyaient, ils étaient vite repris comme esclaves avant d'être allés loin.

La capture et l'achat d'esclaves se pratiquaient avant et au début de la période coloniale. Ils n'ont plus cours actuellement¹³. Ces deux catégories d'esclaves sont donc amenées à disparaître progressivement. Comme chez les Touaregs sahéliens, on ne pouvait acheter que des esclaves capturés de

11. PERISTIANY, 1965.

12. URVOY, 1949, p. 118.

13. Ronald Cohen écrit à ce propos :

"In the economic sector, the British very quickly discouraged and eventually stopped the trade in slaves and other goods across the desert. For a while this trade was carried on in a clandestine fashion around the east end of Lake Chad because German and French authorities were evidently less forceful in their antipathy to it. One informant spoke of making his last raid for slaves in the winter season of 1920-21, but claims to have given it up after that because of the vigilance of colonial officials". (COHEN, 1970, p. 168).

fraîche date¹⁴. Une fois inséré dans un groupe domestique daza, c'est-à-dire attaché au service d'une famille auprès de laquelle il vit, l'esclave ne pouvait plus être vendu. En ceci la situation de l'esclave daza n'est pas différente de ce que l'on trouve dans la plupart des sociétés d'Afrique occidentale : "Les communautés ne peuvent vendre ni leurs propres ressortissants ni leurs esclaves domestiques, ni donc pratiquer l'élevage d'esclaves pour la vente. Dans ces conditions, l'esclave ne peut être produit que par la guerre et le brigandage, seules institutions capables de conférer aux individus un statut qui les rende aliénables¹⁵.

Les esclaves achetés, selon les Daza, sont pour la plupart des Kirdi. Ce terme en langue kanuri notamment, désigne les païens¹⁶ et regroupe en fait des populations très différentes. D'après mes informateurs, les Kirdi vivent au sud de Yeroa¹⁷, dans la montagne. Ils sont très nombreux, très noirs de peau et ne portent pas de vêtement. Certains d'entre eux ont la lèvre inférieure trouée. En d'autres termes, les Kirdi sont aux yeux des Daza de parfaits sauvages. La description daza des Kirdi correspond en tous points à celle donnée par B. Lembezat des populations animistes des Monts Mandara au Nord Cameroun¹⁸.

Pour aller chercher ces esclaves, le voyage se faisait à cheval au sud du Lac Tchad. Seuls des enfants étaient enlevés, ce que ne faisaient pas les Daza eux-mêmes. Il arrivait que certains jeunes daza fassent le voyage à cheval au sud du Lac mais, une fois arrivés sur place, ils s'adressaient à des médiateurs qui leur procuraient les enfants *kirdi* contre paiement. Avant la colonisation, selon un autre informateur, les populations vivant au sud du Lac Tchad, entre la zone daza et la zone montagneuse *kirdi*, ne laissaient pas passer les Daza. Ces derniers devaient donc avoir recours à des intermédiaires pour se procurer des esclaves. Ces intermédiaires étaient ou bien des Kanuri (*aosa*), ou bien des Peuls (*filata*) qui attrapaient les enfants à cheval et les revendaient aux Daza. Les esclaves étaient appelés *aosana* ou *filetana*, selon qu'un Kanuri (*aose*) ou un Peul (*fileti*) les avaient procurés. Les Daza s'adressaient donc, tout normalement, aux trafiquants d'esclaves les plus notoires de leur voisinage, les Kanuri et les Peuls¹⁹. Le prix d'achat était variable selon l'endroit où l'esclave était acheté. Il s'élevait à mesure que l'on s'éloignait du

14. E. et S. BERNUS, 1975, p. 32.

15. MEILLASSOUX, 1971, p. 9.

16. *kirdi* selon LUKAS, 1937, p. 215.

17. D'après une information communiquée par John E. Lavers à Marie-José Tubiana, Yerwa est le nom du quartier du Palais du Sultan à Maïduguri. Cette information est confirmée par Dierk LANGE :

"Le déplacement de la cour royale de Birni Gazargumo à Kuka et de Kuka à Yerwa (Maïduguri) a du également influencer sur la coloration du kanuri "officiel". (Lange, 1972, p. 289).

18. Selon Bernard Lembezat, 1950, la première chose qui frappe chez les Kirdi est leur nudité et la noiecur de leur peau (p. 25). Cet auteur écrit également : "Les Mofu (portent) une aiguille de fer soit dans la lèvre supérieure, soit dans la lèvre inférieure... Les Kapsiki portent dans la lèvre inférieure une sorte de hameçon". (p. 27) et : "Les Matakam, Mofu et Kapsiki (constituent) la plus grosse part de la population des Monts Mandara". (p. 83). De plus, ces populations étaient effectivement l'objet de rafles d'esclaves : "Tout le XVIII^e et le XIX^e siècles sont pleins de l'histoire confuse des luttes et des razzias successives du Bornou et du Baguirmi, puis de l'empire peul de Sokoto, qui ne sont point notre sujet, puisque les seuls contre-coups qu'en subissent nos païens sont des rafles d'esclaves". (p. 19).

19. C'est ce que nous indique E. A. Ayande :

"Sokoto, Kano and Bornu, the three states usually regarded as the most notorious slave exporters". (AYANDELE, 1967, p. 331)

pays d'origine de l'esclave, et donnait lieu semble-t-il à un trafic très lucratif. Les esclaves étaient achetés sur place pour le prix d'un animal, vache ou chameau²⁰, et revendus en pays daza pour deux vaches et une chamelle (certains informateurs citent des chiffres plus élevés). Ce trafic s'est poursuivi, en cachette, jusqu'au début de la période coloniale, puis il a fait l'objet d'une répression énergique de la part des Français²¹. Toute personne vendant des esclaves encourait une peine de cinq ans de prison et 25 000 F CFA d'amende. Le pays a été ratissé par surprise, l'Administration Coloniale envoyant un militaire et deux goumiers à chaque puits pour y prendre tous les esclaves et les ramener en ville (Gouré, Nguigmi). Grâce à cela beaucoup d'esclaves ont été libérés, et vivent encore actuellement dans ces villes. Certains Daza ont purgé de lourdes peines de prison pour avoir vendu ou acheté des esclaves (cinq ans, dix ans même dans certains cas). L'action de l'Administration coloniale a donc eu pour conséquence une très forte diminution du nombre d'esclaves chez les Daza. Alors que tous les Daza ou presque possédaient auparavant des esclaves, parfois trois ou quatre, ceux-ci ne constituent plus actuellement que 5 % de la population adulte.

d) *Les esclaves nés en pays daza.*

Un bon nombre des esclaves que l'on trouve encore en pays daza ne sont pas des esclaves achetés, mais des esclaves nés sur place de mères esclaves. Ceux-ci en effet, n'ayant jamais connu d'autre mode de vie, ont moins que les autres revendiqué leur libération et sont moins tentés de prendre la fuite. De plus, leur statut social est légèrement supérieur à celui des autres types d'esclaves. On les appelle *tiyana* (Tiyeni selon Le Cœur et Chapelle). Les Daza les considèrent comme un peu plus proches d'eux que les esclaves achetés, et ils ont envers eux plus d'égards. Par exemple, une esclave *tiyana* peut avoir le soin, à titre personnel, de quelques vaches dont elle traite le lait pour ses besoins propres, tandis qu'une esclave *kirdi* abreuve et traite les vaches de son maître, la femme de ce dernier lui donnant ensuite un peu de lait de la traite pour sa nourriture. Contrairement à ce que note Charles Le Cœur pour les Tédas²², les enfants d'esclaves *tiyana* restent des *tiyana* chez les Daza du Niger ; ils ne deviennent pas des *kamaja*, descendants d'esclaves à la deuxième génération de condition libre.

Nous avons vu quelles sont les diverses catégories d'esclaves distingués par les Daza. Ces catégories en fait apparaissent d'une manière un peu différente dans les indications données au cours du recensement. Les Daza ont précisé en effet que quinze esclaves sont nés en pays daza (*tiyana*), huit sont *kirdi* et quatre *buzu*, aucune précision n'étant apportée pour le reste de

20. Selon Ayandele, "The prices offered for slaves throughout the century were consistently low". Au XIX^e siècle dans le Nigéria du nord, un cheval correspondait à la valeur de deux esclaves (AYANDELE, 1967, p. 332).

21. D'après Claude Meillassoux, l'Administration Coloniale française n'a commencé à combattre l'esclavage en Afrique, de manière générale, qu'à partir de 1906 (MEILLASSOUX, 1975, p. 13). Dans l'est du Niger, l'action contre l'esclavage a probablement débuté plus tard, l'implantation coloniale dans cette région ayant été relativement tardive, et le Tibesti n'étant lui-même conquis qu'en 1914. Les indications données par Ronald Cohen (voir note 13) confirment cette thèse.

22. LE COEUR, 1950, p. 77.

l'échantillon. Il est effectivement vraisemblable que le groupe des esclaves nés en pays daza est actuellement le plus nombreux. Il sera amené dans les années qui viennent, à ne plus être que le seul existant, les derniers esclaves achetés ou capturés aux débuts de la colonisation étant maintenant âgés.

Le recensement n'a signalé aucun esclave d'origine peule. Il est à croire que si quelques Peuls ont pu être capturés autrefois et réduits à l'esclavage, cet esclavage n'a été que provisoire, pour les deux raisons suivantes. D'une part l'esclavage paraît particulièrement peu compatible avec le goût de l'indépendance qui caractérise les Peuls, et les esclaves peuls ont vraisemblablement, plus que les autres, cherché à s'enfuir. D'autre part, depuis une trentaine d'années les Peuls, venant de l'Ouest, se sont de plus en plus implantés dans la région où ils sont maintenant presque aussi nombreux que les Daza. Ils pourraient donc facilement aider des esclaves d'origine peule à s'enfuir, s'il en existait encore. Alors que les Peuls, autrefois peu nombreux, craignaient les Daza (un Peul qui rencontrait un Daza seul en brousse s'enfuyait ou se cachait pour ne pas être vu), les relations sont maintenant beaucoup moins inégales et les contacts fréquents. Daza et Peuls abreuvent souvent leurs animaux aux mêmes puits. Les Peuls qui n'avaient auparavant que des vaches, des chèvres et des ânes ont, comme les Azza, acquis quelques chameaux. Leur montée sociale, dans l'Est du Niger, a été telle que leur statut actuel ne serait plus compatible avec la réduction à l'esclavage qui a pu être autrefois le lot de quelques-uns d'entre eux. Les Daza méprisent et craignent à la fois les Peuls, qu'ils accusent volontiers de sorcellerie. Ils reconnaissent pourtant leur supériorité au moins dans un domaine, celui de la médecine, et font souvent appel à eux en cas de maladie. Si les Daza n'ont plus d'esclaves peuls, par contre beaucoup de leurs domestiques sont peuls. En effet les 13 domestiques recensés (cf. tableau) se répartissent comme suit : 5 peul, 2 *kanuri*, 2 *azza*, 1 *buzu*, 1 esclave affranchi, 1 *daza*, 1 non identifié.

Les esclaves des Daza étaient donc d'origine *kanuri* (*aosa*), *buzu*, peule, ou *kirdi*. Mais cette liste n'est pas limitative. Une des esclaves recensée, par exemple, était *ibo*²³. On la considérerait d'ailleurs également comme *kirdi*, du fait qu'elle n'était pas musulmane. Un autre cas m'a été cité d'une esclave *tiyana* dont la grand-mère, qui avait été achetée, était *sugurti*. Les *Sugurti*, qui sont en fait un sous-groupe *kanuri*²⁴, vivent d'après les Daza, au sud du Lac Tchad de la pêche et de l'élevage des vaches blanches aux cornes larges et épaisses, qui savent nager. Ils sont très noirs de peau et de grande taille. Leurs femmes ont des *kasara* (petites nattes tressées côte à côte) courtes, ce que les Daza jugent inesthétique, la longueur des cheveux étant un de leurs éléments standards de beauté féminine. Ces deux détails, noirceur de la peau et cheveux courts, suffisent à indiquer qu'il s'agit là encore d'une race que les Daza considèrent inférieure à la leur.

23. En dépit de la distance qui sépare les Daza des Ibo, les Daza pouvaient effectivement se procurer des esclaves *ibo*, probablement par l'intermédiaire des Peuls. Ayandele écrit en effet :

"As late as the middle of the 19th century, the Fulani were pushing their slave-hunting frontier as far down as the Ibo country". (AYANDELE, 1967, p. 330).

24. Voir Le ROUVREUR, 1962, p. 76.

III. Travaux effectués par les esclaves.

Il n'existe pas de travail spécifiquement réservé aux esclaves. Tous les travaux effectués par eux peuvent l'être aussi bien soit par un *Daze*, soit par un domestique, soit par un *Ezze* (forgeron). Si ce n'était le cas, la disparition progressive des esclaves que l'on constate actuellement poserait d'ailleurs de gros problèmes. De manière générale, les travaux confiés aux esclaves sont les plus durs et les plus sales. Leur tâche principale est l'abreuvement. L'eau, que l'on trouve à une vingtaine de mètres de profondeur, est tirée du puits au moyen d'une corde à laquelle est attachée une puisette de peau. La puisette est remontée en tirant la corde soit à bout de bras, soit en utilisant la force d'un animal, âne ou chameau, grâce à une poulie montée sur une fourche à l'orifice du puits. En raison du caractère rudimentaire de cette technique, l'abreuvement est un travail particulièrement long et pénible. Faute d'esclave, il est confié à un domestique quand on en a un ; à défaut ce sont les cadets de la famille qui le font (les enfants à partir de 10 ans et les adolescents).

Outre l'abreuvement, les esclaves effectuent d'autres travaux secondaires. Par exemple, ce sont eux qui déterrent et écorcent les racines d'*Acacia raddiana* (*tehi*), qui servent à fabriquer les poteaux fourchus (*Šinni*, pl. *Šinna*) de l'armature des tentes. Autrefois, on pouvait demander aux esclaves d'effectuer certains actes répugnants qu'un *Daze* ne ferait pas lui-même : par exemple, souffler dans le vagin d'une vache qui a perdu son veau, pour que ses pis lui fassent mal et qu'elle accepte un autre petit (ce qui permet de continuer à la traire)²⁵. Cette technique n'a pas été observée. Il semble qu'on lui préfère maintenant d'autres méthodes, parce qu'on cherche à ménager les esclaves. On craindrait sinon qu'ils ne cherchent à s'enfuir.

Quand les esclaves étaient plus nombreux, ils faisaient pratiquement tout le travail. C'étaient les esclaves-femmes qui allaient chercher du bois mort pour alimenter le feu de la tente, rapportaient l'eau du puits, préparaient le repas, trayaient les vaches, etc. Les esclaves-hommes étaient occupés aux travaux masculins, abreuvement et soins des chameaux principalement. Les hommes et les femmes daza avaient donc beaucoup moins de travail qu'aujourd'hui où le manque d'esclaves les contraint à tout faire eux-mêmes, quand ils ne sont pas assez riches pour avoir un domestique. Mais les 5 % de la population adulte qui sont esclaves effectuent largement plus de 5 % du travail. Ainsi dans le campement où l'enquête a été effectuée, qui comportait deux femmes esclaves, l'une abreuvait les vaches de quatre troupeaux (pour quatre foyers), l'autre de trois. Les esclaves en dépit de leur faible nombre, gardent donc une importance économique certaine. Même si la majorité des Daza actuellement ne possède plus d'esclaves, ces derniers restent, pour ceux qui en possèdent, un facteur d'aisance considérable.

25. BAROIN, 1975.

IV. Façon dont sont traités les esclaves.

De la situation des esclaves chez les Tédà, Barth puis Nachtigal ont dressé un sombre tableau :

"We pursued our march... but met with frequent stoppages, the slaves of our Tebu companions, who were heavily laden... being scarcely able to keep up ; a big fellow even lay down never to rise again. Indeed, it would seem as if the Tebu treated their slaves more cruelly than even the Arabs, making them carry all sorts of articles..."²⁶

"The slaves of the Tubu Reshade were really in a heart-rending condition of degradation. In general people in Tibesti had the barest living, and slaves were accordingly subjected to nothing short of a continuous starvation diet, which must have been all the more grievous for those who came from the fertile productive countries of the Sudan. The luxury of clothing was likewise rarely permitted to them. A little piece of cotton cloth or of leather had to suffice for them, with the function of the fig-leaf of paradise... and this, together with hunger, often brought a speedy death to the Negroes, their constitutions so sensitive to cold. ...Cases are known where slaves coming from Bornu have taken their own lives when they were bartered for camels by the Tubu Reshade in Kavar, although as a rule they adapt themselves to every turn of fate with a resignation and an ease which we cannot comprehend. So general is fear of becoming a slave among the Tubu, and anyone who has seen them close at hand understands why the pitiable victims prefer death..."²⁷

Il ressort de ce texte que la triste situation des esclaves au Tibesti, du temps de Nachtigal, tenait essentiellement à leur incapacité à s'adapter à un mode de vie beaucoup plus dur que celui auquel ils étaient habitués, plus qu'à des mauvais traitements dont ils auraient été l'objet.

Le tableau dressé par Chapelle est plus noir encore :

"L'esclave était extrêmement maltraité par les Toubous. Non seulement il avait à partager la misère de son maître, mais on lui donnait à peine de quoi ne pas mourir de faim, peu ou pas de vêtement et on n'hésitait pas à le mutiler pour l'empêcher de fuir. On lui coupait les tendons des jarrets ou des pieds, ou les orteils, ou bien on lui enfonçait dans la plante des pieds de grandes épines d'acacia..."²⁸

Il est regrettable que Chapelle n'ait pas précisé si cette description s'applique à la fois aux Tédà et aux Daza, ou à un groupe particulier. En tout cas, les indications de Ch. Le Cœur, qui sont antérieures à celles de Chapelle et se restreignent au Tibesti, infirment ce tableau caricatural :

"Quelques-uns connaissaient de dures épreuves... Mais le plus souvent, ces esclaves, au témoignage même des survivants, faisaient partie de la famille dont ils avaient reçu un nom tédà..."²⁹

26. BARTH, 1965, Vol. 3, p. 606.

27. NACHTIGAL, 1974, Vol. 1, p. 324.

28. CHAPPELLE, 1957, p. 343.

29. CH. LE COEUR, 1950, p. 76-77.

Pour ce qui est des Daza du Niger, il se peut qu'ils aient quelquefois maltraité leurs esclaves par le passé (je n'ai aucune information sur ce point), mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les esclaves sont rarement brutalisés. Certes ils sont dans l'ensemble plus mal nourris, mal vêtus et mal logés que les Daza, et ils travaillent plus dur. Mais ils ne sont pas l'objet de mauvais traitements particuliers³⁰. L'anecdote suivante est de ce point de vue significative : alors que je séjournais au campement de Drua, une femme esclave un jour, en l'absence de son maître, a refusé d'abreuver les animaux. Personne n'a insisté pour qu'elle fasse le travail. On l'a laissée tranquille, pensant (à juste titre) qu'elle s'y remettrait d'elle-même, au bout d'un jour ou deux, quand sa mauvaise humeur serait passée. Une autre histoire, qui remonte à une cinquantaine d'années, témoigne du même humanisme : une esclave achetée dans le sud s'est enfuie du campement daza où elle vivait, abandonnant sur place sa fille encore au sein. Elle n'a pas été rattrapée. Aussi est-ce la maîtresse de cette esclave qui a nourri le bébé au sein en même temps que l'un des siens qu'elle allaitait alors.

Les esclaves femmes ont, tout comme les femmes daza, leurs propres tentes, voisines de celles de leurs maîtres, mais petites et misérables, faites de vieux morceaux de nattes rapiécées que leur donnent les femmes daza. Elles ne mangent pas avec les femmes daza et ne boivent pas le thé avec elles, "parce qu'elles n'aiment pas les Daza" m'ont dit ces derniers. Il est probable en fait que les femmes daza ne les encouragent guère.

La situation des esclaves varie considérablement selon leur origine. Si les esclaves *kirdi* travaillent pour leur maître qui les nourrit en échange, les esclaves *tiyana* peuvent se voir confier quelques animaux qu'elles trairont pour leurs besoins personnels, et même recevoir le jour de leur mariage un animal donné par leur fiancé en *sadaga* ("garantie du mariage"³¹). Bien que possédant cet animal en propre, l'esclave ne pourra cependant pas en disposer, en ce sens qu'elle ne pourra ni le vendre ni le donner sans l'accord de son maître. Celui-ci par contre peut disposer à sa guise de l'animal en question. De ce point de vue, la propriété de l'esclave est semblable à celle du jeune enfant daza (garçon ou fille) : l'animal lui est symboliquement attribué, mais il ne peut en disposer à sa guise avant d'atteindre en se mariant le statut d'adulte. La différence est que l'esclave reste toujours un mineur. Même marié, il ne peut disposer d'un animal qui lui appartient. Si elle n'a qu'une valeur symbolique, la propriété de l'esclave n'en est pas moins psychologiquement très importante. Posséder un animal, même de manière fictive, est en effet un premier pas vers un statut autre que celui d'esclave. Il y a ainsi une grosse différence entre les deux femmes esclaves du campement de Drua (lieu de l'enquête) même si, extérieurement, leur mode de vie peut paraître identique : l'une, née en pays daza d'un père *kanuri* de condition libre, porte un nom daza et possède une vache. Elle se fâche si on fait devant elle allusion

30. Le bon traitement des esclaves est préconisé par l'Islam :

"Marquez de la bienveillance à... vos esclaves !" (Le Coran, S 4 V 40)

"On devra traiter avec bonté les esclaves et les animaux dont on est propriétaire et ne pas leur imposer un travail au dessus de leurs forces". (La Risâla, 1968, p. 323)

31. *sidāq* ou *sadāq* en Arabe.

à sa condition servile. L'autre, *kirdi*, enlevée enfant de son milieu d'origine et achetée, porte un nom réservé aux esclaves. Elle ne considère pas qu'on l'insulte si on la traite d'esclave. Elle n'a pas d'autre aspiration. Elle n'a pas de vache et n'en veut pas : "Qu'est-ce que je ferais avec ? Je suis comme une vache moi-même", dit-elle à qui veut l'entendre. Bien différent encore est le sort du fils de cette femme, né en pays daza de père *dagara*³². Il est fort bien vêtu, mieux même que certains Daza. Il mange et boit le thé avec les Daza, il joue du luth (*c'egeni*) comme les jeunes daza de son âge et se mêle à eux dans la danse. Il est donc beaucoup mieux intégré dans la société daza que la première des deux femmes esclaves, pourtant elle aussi née sur place d'un père de condition libre. Quelle est la raison de cette différence ? Est-ce parce qu'il est plus jeune ? Craint-on de le voir prendre la fuite, comme l'a fait récemment un autre esclave du campement du même âge que lui ? A-t-il mieux réussi à s'imposer, en raison peut-être d'une force physique hors du commun ?

Dans les contes, les esclaves sont toujours présentés comme particulièrement stupides. L'histoire qui suit en est un exemple typique :

Neuf captifs sont partis piller. Ils ont volé dix chamelles. Chacun en a pris une, et il en restait encore une. Chacun disait à l'autre :

— Prends celle qui reste.

— Non, répondait l'autre, mes parents ne sont pas plus nobles que les tiens, pourquoi la prendrais-je ?

Ils allèrent voir un marabout pour trancher l'affaire. Le marabout leur dit :

— C'est tout simple : une chamelle, neuf captifs ; neuf chamelles, un marabout.

— En effet, il a raison, dirent les captifs.

Et ils repartirent avec une chamelle, laissant au marabout les neuf autres³³.

Dans la mesure où c'est la ruse que les contes mettent le plus généralement en valeur, caractériser les esclaves par la bêtise revient, encore une fois, à les situer symboliquement au bas de l'échelle sociale.

V. Noms des esclaves.

D'après les Daza, certains noms sont spécifiquement réservés aux esclaves. Ces noms, qui ne sont portés par aucun Daza homme ou femme dans la région de l'enquête, sont notamment, pour les femmes : Išaa, Abadiye, Fanta, C'irka, Hediye, Merezile, Kanadi, Seyde (au Tchad on les appelle aussi Tagam, Hakakom, Mabruka), et pour les hommes : Barka, Barkay, Abdulay, Mersal, Alamay, Abdalla, Raham, Orsey (et au Tchad : Gullo, Keedi, Soborti). Néanmoins la majorité des esclaves recensés (les trois-quarts des femmes et la moitié des hommes) portent d'autres noms que ceux-ci, des noms daza. En effet les esclaves nés sur place (*tiyana*) reçoivent

32. Population *kanuri* du Koutous. Cf. *Documents scientifiques de la Mission Tilho (1906-1909)*, 1911, T. 2, p. 418-420, où l'orthographe adoptée est "Daguéras".

33. Ce mode de partage se retrouve dans le conte *zaghawa* "La part du lion", où les neuf captifs sont remplacés par neuf hyènes, et le marabout par le lion. Cf. M.-J. et J. TUBIANA, 1961, p. 29.

généralement un nom daza. On remarque que la moitié des noms ci-dessus sont d'origine musulmane ; ils sont fréquemment portés ailleurs par des hommes libres. Il semble que trois noms seulement maintiennent au delà du lieu de l'enquête une connotation de statut social inférieur. Ce sont :

Abadiye : à rapprocher du nom arabe Abdiye, féminin de *abid* qui désigne l'esclave en arabe tchadien³⁴. Abdiye est un nom donné au Tchad aux servantes ou aux esclaves.

Mersal : correspond au nom arabe Mursal, attribué au Tchad aux domestiques.

Merezile : pourrait provenir de la racine arabe *mursal*, "envoyer", et correspondre au nom masculin Mursal. Ce nom féminin est donné au Tchad aux servantes et aux esclaves.

Le sens des noms qui ne sont pas musulmans (C'irka, Fanta, Hakakom, Issa³⁵, Kanadi et Tagam pour les femmes ; Alamay, Gullo, Keedí, Orsey et Soborti pour les hommes) n'a pas été précisé par les informateurs. Le nom Tagam pourrait correspondre au terme qui désigne l'entrave en langue daza, *tagam*. Certes le problème de l'origine, du sens et de la connotation sociale des noms mériterait une enquête plus poussée. Néanmoins on peut affirmer que l'origine musulmane d'un nom ne lui apporte pas nécessairement, chez les Daza, un caractère de noblesse : ainsi les noms Barka et Barkay, noms musulmans formés à partir du mot *baraka*, la bénédiction, sont des noms-types réservés aux esclaves dans les contes chez les Daza du Niger ainsi que chez les Daza de l'Egueï, avec lesquels ils ont gardé des liens³⁶.

Une dernière remarque s'impose concernant les noms des esclaves. Les enfants daza sont toujours nommés d'après leur père, au nom duquel est ajouté le suffixe *-mi* pour un garçon, *-ro* ou *-do* pour une fille. On aura par exemple : *Armata Bokar-do*, "Armata fille de Bokar", et *Hassan Mahama-mi*, "Hassan fils de Mahama". Mais dans le cas des esclaves, il n'est pas rare que le père de l'enfant soit inconnu, les mariages d'esclaves étant très instables et grande leur liberté de mœurs. On donne alors à l'enfant le nom de sa mère, par exemple : *Armata C'irka-ro*, *Erdey Fanta-ro*, *Eta Seyra-ro*. Dans les trois cas, le deuxième nom est celui de la mère (C'irka, Fanta, Seyra), ce qui serait impensable pour un daza, les jeunes filles daza restant vierges jusqu'au mariage et les enfants, même bâtards, portant toujours le nom du mari de la mère.

VI. Droit sur les esclaves.

D'après l'Islam, "en tant que chose l'esclave est soumis au droit de propriété... et il peut être l'objet de toutes opérations juridiques qui en décou-

34. Les indications relatives à l'Islam et au Tchad m'ont été fournies par Issa Hassan Khayar, sociologue tchadien originaire d'Abéché.

35. Ce nom est différent du nom daza *éše* qui semble correspondre au nom musulman *Ayša*.

36. Charles Le Cœur a relevé chez les Tédas le nom Barka ou Barkaye "qui indique souvent que la mère a failli périr pendant l'accouchement et a été sauvée. En général signifie : de bon augure, obligeant" (Le Cœur, 1950, p. 205). L'auteur n'a pas noté l'origine musulmane de ce nom. Est-il réservé aux esclaves au Tibesti ?

lent : vente, donation, louage, succession, etc... Il se range, en règle générale, dans la même classe que les animaux et suit le même sort : l'esclave nouveau-né, par exemple, est le "fruit" de sa mère, comme le croît du bétail, il appartient au maître de celle-ci³⁷.

Dans son ensemble, le statut de l'esclave chez les Daza est conforme à cette règle. Les esclaves, insérés après capture ou achat dans un groupe domestique, ne sont pas vendus³⁸. Leurs enfants sont propriété de celui qui possède la mère. A la mort de son maître, les esclaves, au même titre que les autres biens du défunt, se trouvent partagés entre les héritiers selon les règles habituelles. En théorie, la part des fils est double de celle des filles, comme le veut la règle musulmane ; en fait elle est beaucoup plus forte. Si le défunt n'a pas d'enfant, l'esclave revient à ses parents paternels. Quand il appartient ainsi à plusieurs, l'esclave travaille tour à tour chez les uns et les autres, ou bien il travaille en même temps pour tous, s'ils vivent dans le même campement.

L'esclave ne peut disposer librement ni de ses biens (s'il en a) ni de sa force de travail, qui sont propriété de son maître³⁹. Aussi l'esclave qui possède un animal ne peut-il le vendre ni le donner sans l'accord de son maître. Il ne peut non plus travailler pour autrui sans l'accord de son maître, mais si celui-ci accepte, la rémunération de ce travail reste acquise à l'esclave. Lorsqu'une esclave a beaucoup d'enfants, le maître peut en prêter un à qui en fait la demande. Le demandeur lui donne un taureau ou 10 000 francs CFA. Le maître s'entend alors avec la mère des enfants sur celui à choisir, et en compensation de l'enfant qui part, fait cadeau à la mère de mil et de vêtements. Celui qui a ainsi emprunté un esclave, s'il en prend soin, peut le garder longtemps. Si le bruit court qu'il le maltraite, le propriétaire peut revenir chercher son esclave. Le propriétaire d'un esclave peut également prêter celui-ci au chef auquel il verse l'impôt : le travail de l'esclave est alors compté comme paiement de l'impôt. Les prêts d'esclaves peuvent être rapprochés des prêts d'animaux, qui sont assez fréquents chez les Daza : on prête des animaux par exemple à un parent pauvre, s'il n'a pas assez de vaches laitières pour subvenir à ses besoins alimentaires.

L'esclave ne peut voyager sans l'accord de son maître, et voyage assez rarement. Son mariage aussi dépend de celui-ci⁴⁰. Le maître peut s'opposer à un mariage et imposer un autre choix. Dans l'esprit des Daza, l'esclave est propriété du maître au même titre qu'un animal de son troupeau.

37. *Encyclopédie de l'Islam*, 1960, article Abd, p. 27.

38. Leur vente n'est cependant pas interdite par l'Islam. Dans le cas d'esclaves païens, elle est nettement admise et dans le cas d'esclaves musulmans, la question n'est pas nettement tranchée :

"Avec le progrès de l'islamisation en Afrique Noire... la question de la licéité des ventes subséquentes (d'esclaves musulmans) devait être posée à de grands juristes ; ils y ont répondu avec une prudence extrême, faisant bénéficier les trafiquants du doute sur l'origine des individus proposés aux acheteurs". (*Encyclopédie de l'Islam*, 1960, article Abd, p. 32)

39. Sur ce point, l'usage daza est conforme à la règle musulmane :

"Toutes les écoles affirment que le maître peut disposer des biens qui se trouvent entre les mains de son esclave, et, les lui reprendre librement". (*Encyclopédie de l'Islam* 1960, article Abd, p. 29).

40. D'après l'Islam, "l'esclave, homme ou femme, ne peut se marier qu'avec le consentement de son maître". (*La Risâla*, 1968, p. 181) et l'affranchi contractuel "ne peut entreprendre un long voyage sans autorisation de son maître" (id. p. 225) — donc à plus forte raison l'esclave non affranchi.

VII. Affranchissement.

Il arrive qu'un maître affranchisse son esclave, par acte de piété, après l'avoir circoncis et converti à l'islam⁴¹. Il ne le fera généralement que s'il en a plusieurs. L'affranchissement ne donne lieu semble-t-il à aucune cérémonie particulière. Le maître dit simplement à l'esclave qu'il est libre et peut aller où il veut. L'esclave affranchi par son maître a le choix entre plusieurs possibilités : travailler en ville, louer ses services en brousse comme domestique (berger essentiellement), ou s'installer à son compte en brousse pour y débiter son propre élevage. Il s'établit alors auprès d'un puits daza (tels les quatre groupes d'esclaves affranchis vivant au puits de Keesi, (cf. tableau) ou bien, le plus souvent, à un puits d'esclaves affranchis, dont on trouve un bon nombre dans la région de Nguigmi en particulier.

Les rapports avec l'ancien maître n'en sont pas abolis pour autant : l'ancien esclave reste une sorte de vassal du maître, auquel il donne un animal de temps en temps, et réciproquement l'esclave libéré qui rend visite à son ancien maître reçoit de lui un animal à cette occasion⁴².

S'il existe des exemples d'affranchissement de ce type, c'est néanmoins l'Administration Coloniale qui est la responsable pour la majeure partie des cas, de l'émancipation des esclaves de la région. C'est en raison de son action que leur nombre a très fortement baissé, et que l'esclavage n'est plus maintenant chez les Daza du Niger qu'un phénomène résiduel.

VIII. Islamisation des esclaves.

Sur le plan religieux, les Daza se rattachent au rite malékite, tel qu'il est précisé dans La Risâla⁴³.

Qu'ils soient nés sur place ou qu'ils aient été enlevés ou achetés, les esclaves peu à peu sont islamisés. On leur apprend à prier et on les incite à observer le jeûne du Ramadan. Cependant il n'est pas question pour eux de suivre l'enseignement d'une école coranique, comme le font certains jeunes daza. Ceux-ci d'ailleurs ne sont qu'une minorité : en effet dans le campement où l'enquête a été effectuée, sur un ensemble de 32 hommes adultes et adolescents, seuls 10 étaient considérés comme *maalla* (pl. de *maallem*), c'est-à-dire sachant lire le Coran, 9 avaient quelques notions et 13 étaient totalement ignorants en la matière. C'est-à-dire que l'islamisation chez les Daza est relativement peu poussée, contrairement à ce qui se passe chez leurs "forgérons", les Azza.

41. L'affranchissement des esclaves est encouragé par le Coran (voir notamment S 90 V 12-13, S 2 V 172, S 4 V 94, S 58 V 4, S 5 V 91, S 24 V 33).

42. Ce rapport de clientèle est conforme à la règle musulmane :

"La liberté une fois acquise, l'affranchi jouit sans délai de la même plénitude de capacité que les ingénus. Mais il demeure, ainsi que ses descendants par les mâles à perpétuité, lié à l'affranchisseur homme ou femme et à la famille de celui-ci par un lien de "clientèle" ou *wala*, terme qui désigne également l'aspect inverse de cette institution, le "patronat". (Encyclopédie de l'Islam, 1960, article Abd, p. 31).

43. La Risâla, 1968.

Les Daza considèrent que les esclaves *kirdi*, c'est-à-dire païens à l'origine, ne prient et ne jeûnent que pour le bénéfice de leur maître. Selon eux, c'est le maître qui est responsable devant Dieu de la façon dont ils observent ces rites, et c'est seulement grâce à son "pardon" qu'ils pourront aller au Paradis après leur mort⁴⁴. Par contre les esclaves par fait de guerre et les esclaves capturés en brousse, qui bien souvent étaient musulmans avant d'être réduits à l'esclavage, sont autonomes sur le plan religieux : s'ils prient, c'est pour leur propre bénéfice.

IX. Cérémonies.

Les cérémonies qui ponctuent la vie de l'esclave (naissance, circoncision, mariage, mort) sont loin d'avoir l'ampleur qu'elles revêtent pour les Daza. Bien souvent les sacrifices d'animaux qui les accompagnent, nécessaires selon la règle musulmane, n'ont pas lieu, les esclaves ne pouvant procurer la chèvre ou le veau requis. Les repas très importants qu'occasionnent le mariage ou la mort d'un daza, par la quantité de nourriture préparée et par le nombre de convives, sont loin d'avoir la même ampleur dans le cas des esclaves. Seuls les habitants du campement y prennent part ; on n'y retrouve pas les nombreux visiteurs qui sont caractéristiques de ces cérémonies pour les Daza.

Lorsqu'une esclave accouche, son maître demande à un *maallem*⁴⁵ quel nom il faut donner à l'enfant, le nom étant choisi d'après le jour de la naissance comme pour les Daza, selon la règle musulmane⁴⁶. Si cette esclave est mariée et que son mari peut se procurer une chèvre, la chèvre est donnée au maître de la femme qui l'égorge pour l'imposition du nom. Mais le sacrifice de la chèvre n'a rien d'automatique contrairement à ce qui se passe pour la naissance d'un enfant daza.

De même on ne sacrifie pas de chèvre pour la circoncision d'un jeune esclave. Celle-ci aura lieu en même temps que celle d'un jeune daza, vers dix ou douze ans en général.

Le mariage est de loin la cérémonie la plus importante chez les Daza. Pour un premier mariage dix à trente bêtes sont échangées, dans les deux sens, entre les deux familles. La cérémonie elle-même, qui rassemble pendant trois jours cent à trois cents personnes venues de tous les puits avoisinants, est l'occasion de festivités considérables (repas, danses, courses de chameaux) et de rites divers (construction de la tente nuptiale, transport du fiancé, puis de la fiancée, à la tente nuptiale, etc.). Bien entendu, on ne fait rien de tel pour les mariages d'esclaves. En principe, le mariage a lieu lorsque le prétendant (qu'il soit esclave ou domestique) peut donner un animal en *sadaga* ("garantie du mariage"³¹), selon la règle musulmane. Un *maallem* prononce alors la

44. Pour l'Islam au contraire, "spirituellement, l'esclave a même valeur que l'homme libre, et son âme est promise au même destin éternel". (Encyclopédie de l'Islam, 1960, article Abd, p. 26)

45. Chez les Daza, on appelle *maallem* tout homme sachant lire le Coran.

46. Les Daza disent en effet que c'est le *maallem* qui indique aux parents le nom que l'enfant doit porter, ce nom étant déterminé par le jour de la naissance.

fatiha. Si le futur mari peut procurer du thé, du sucre et du mil, on mangera et on boira le thé, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Les maîtres des esclaves participent à cette petite fête. L'esclave (ou le domestique) peut alors vivre avec sa femme. Si le mari est domestique, c'est à lui en principe de nourrir son épouse, comme c'est le devoir de tout homme libre. Mais il ne peut partir avec elle. Les enfants qui naissent du mariage sont esclaves ; ils appartiennent au maître de la mère. Si leur père est domestique, leur statut sera plus élevé que s'il est esclave. Les mariages des esclaves sont très instables. Il s'agit beaucoup plus souvent de vie maritale que de mariage. C'est pourquoi il est fréquent que le père des enfants nés d'une esclave soit inconnu (voir plus haut). Dans l'enquête faite au Niger en 1972, 26 maris (ou concubins) d'esclaves ont été recensés qui se répartissent comme suit :

esclaves :	19 dont :	{	6 <i>kirdi</i>
		{	2 <i>buzu</i>
		{	11 non précisés
domestiques :	7 dont :	{	3 peuls
		{	2 <i>buzu</i>
		{	2 <i>kanuri</i>

Sur les quarante et une esclaves recensées au total, on ne compte donc que vingt-six femmes mariées ou vivant en ménage avec un homme habitant le même campement qu'elles. Dans les trois quarts des cas ce conjoint (ou concubin) est lui-même esclave, un quart seulement des maris recensés étant de condition libre

Bien qu'il n'y ait pas opposition à un mariage entre un homme daza et une esclave (*iniinasi*, "cela ne fait rien") contrairement à ce qui se passe pour les forgerons (*haram* : c'est interdit par la religion), on n'observe pas de mariage de ce type. Un homme qui épouserait une esclave serait la risée de tous. A plus forte raison il ne peut être question pour une femme daza d'épouser un captif, car si l'hypogamie peut être acceptée pour un homme dans un mariage secondaire (pas pour un premier mariage), elle ne se conçoit pas pour une femme⁴⁷. Les relations sexuelles entre Daza et esclaves sont rares⁴⁸.

Quand un esclave meurt, son corps est enterré comme celui d'un daza, la tête au sud et les pieds au nord, le visage tourné vers l'est. Le propriétaire de l'esclave fait préparer du mil que mangent ceux qui sont là et on boit le thé, mais il n'y a pas de *sadaga* (sacrifice d'un animal⁴⁹) comme pour la mort d'un daza. La longue série des visites de condoléances ne se produit pas non plus. Tous les biens de l'esclave mort reviennent à son maître.

47. Le rite malékite pourtant ne s'oppose pas à des mariages de ce type, à condition que l'esclave soit musulman (La Risâla, 1968, p. 179).

48. Chapelle écrit :

"Les unions régulières (des esclaves) avec les Toubous proprement dits sont très rares, et les rapports clandestins à peu près inexistant, à l'inverse de ce qui se passe chez les Arabes, les Maures et les Touaregs". (Chapelle, 1957, p. 20).

49. *sadaga* en arabe.

X. Conclusion.

Bien qu'il ne soit pas possible de chiffrer le nombre des esclaves possédés par les Daza avant la colonisation, il est certain que ce nombre a très considérablement baissé, essentiellement par l'action de l'Administration Coloniale.

Cette diminution draconienne du nombre des esclaves n'a pas été sans effet sur la société daza dans son ensemble. Tandis que les Daza, libérés autrefois des tâches domestiques et du soin des troupeaux par leurs esclaves, pouvaient s'adonner aux razzias et à la guerre, qui à leur tour leur permettaient de se procurer des esclaves, cette logique en cercle est maintenant brisée. A quelques exceptions près, la plupart des Daza effectuent eux-mêmes les travaux autrefois confiés aux esclaves. Ils seraient donc aujourd'hui beaucoup moins libres de partir faire des razzias ou se battre contre leurs voisins si cette possibilité existait encore, ce qui de toute façon n'est pas le cas puisque l'Administration du Niger, faisant suite à l'Administration Coloniale, veille à la sûreté et à la paix intérieure du pays. Les quelques esclaves que possèdent encore les Daza ne sont plus que les vestiges d'un mode d'organisation sociale qui s'est trouvé profondément bouleversé par l'histoire. Il est probable que, comme lui, ils seront amenés peu à peu à disparaître.

BIBLIOGRAPHIE

- AYANDELE E. A., 1967, "Observations on some social and economic aspects of slavery in pre-colonial northern Nigeria", *The Nigerian Journal of Economic and Social Studies*, vol. 9, n° 3, Novembre 1967.
- BAROIN C., 1975, "Techniques d'adoption en milieu animal (Daza du Niger)", *L'Homme et l'Animal, Premier Colloque d'Ethnozoologie*, Paris, Institut International d'Ethnoscience.
- BAROIN C., 1977, "Effets de la colonisation sur la société traditionnelle daza (République du Niger)", *Journal des Africanistes*, t. 47, fasc. 2, p. 123-131.
- BARTH H., 1965, *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, Edition du Centenaire en trois volumes, Londres, Frank Cass & Co.
- BERNUS E. et S., 1975, "L'Évolution de la condition servile chez les Touaregs sahéliens", in *L'Esclavage en Afrique Précoloniale*, Paris, Maspéro, p. 27-47.
- BOCCASSINO R., 1965, Le varie forme della schiavitù in uso tra le popolazioni nilotiche e nilo-camitiche del già Sudan Anglo-Egiziano e dell' Uganda, *A. pontif. Mus. etnol. lateran.*, 29, p. 325-395.
- CHAPELLE J., 1957, *Nomades Noirs du Sahara*, Paris, Plon.
- COHEN R., 1967, *The Kanuri of Bornu*, New-York, Holt, Rinehart & Winston.
- COHEN R., 1970, "Incorporation in Bornu", in *From Tribe to Nation in Africa*, ed. R. Cohen et J. Middleton, Scranton, Pennsylvania.
- COQUERY-VIDROVITCH ET MONIOT H., 1974, *L'Afrique Noire de 1800 à nos jours*, Paris, P.U.F.
- Le Coran, traduction de R. Blachère, 1966, Paris, Maisonneuve et Larose.

- Documents Scientifiques de la Mission Tilho (1906-1909), 1911, Paris, Imprimerie Nationale.
- Encyclopédie de l'Islam, 1960, Nouvelle Édition, Paris, Maisonneuve, article Abd par R. Brunschvig.
- FISHER A. G. B. et FISHER H. J., 1970, *Slavery and Muslim Society in Africa, The Institution in Saharan and Sudanic Africa and the trans-saharan Trade*, Londres, Hurst and Co.
- LANGE D., 1972, "Un vocabulaire Kanuri de la fin du XVII^e siècle", *Cahiers d'Études Africaines*, vol. XII, 2^{me} cahier, n° 46.
- LE COEUR Ch., 1950, *Dictionnaire Ethnographique Teda*, Paris, Larose.
- LE ROUVREUR A., 1962, *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, Paris, Berger-Levrault.
- LEMBEZAT B., 1950, *Kirdi, Les Populations païennes du Nord-Cameroun*, Mémoire I.F.A.N., Centre du Cameroun.
- LUKAS J., 1937, *A Study of the Kanuri Language, Grammar and Vocabulary*, International Institute of African Languages and Cultures, Oxford University Press, Londres.
- MEILLASSOUX C., 1971, *The Development of Indigenous Trade and Markets in West Africa*, Introduction, International African Institute, Oxford University Press, Londres.
- MEILLASSOUX C., 1975, *L'Esclavage en Afrique Précoloniale*, Dix-sept Études présentées par C. Meillassoux, Paris, Maspéro.
- NACHTIGAL G., 1974, *Sahara and Sudan*, traduction A. et H. Fisher, Londres, Hurst and Co.
- O'FAHEY R. S., 1973, "Slavery and the slave-trade in Dar-Fur", *Journal of African History*, XIV, 1, p. 29-43.
- PERISTIANY J. G. (éd.), 1965, *Honour and Shame*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.
- LA RISÂLA, 1968, (cinquième édition), par Ibn Abi Zayd Al-Qayrawani, traduction L. Bercher, Alger, Éditions Populaires de l'Armée.
- TUBIANA M.-J. et J., 1961, *Contes Zaghawa*, Paris, Les Quatre Jéudis.
- URVOY Y., 1949, *Histoire de l'Empire du Bornou*, Paris, Librairie Larose.